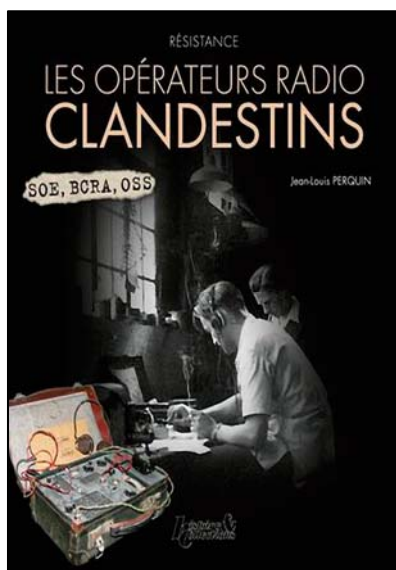


## LES OPÉRATEURS RADIO CLANDESTINS



### En savoir plus

“Les opérateurs radios clandestins”  
de Jean Louis PERQUIN  
Ed. Histoire et Collection - 2011

En temps de guerre, l'information n'a de valeur que si elle peut être portée à connaissance de ceux susceptibles de l'analyser, de l'insérer au sein d'autres données et d'en tirer des conclusions stratégiques. Mais avant d'en arriver là, encore faut-il que cette information puisse remonter du terrain où elle a été recueillie. Là commence le travail de l'opérateur radio.

Une tâche sous le sceau de la clandestinité en terrain occupé par l'ennemi et avec comme premier précepte de ne pas se faire repérer par les importants moyens de détection mis en œuvre par l'adversaire. Cette activité est extrêmement dangereuse. L'Abwehr (les services secrets allemands) dispose de récepteurs radiogoniométriques embarqués qui détectent les liaisons.

Une règle dite « règle des 3/3 », permet de limiter les risques : ne pas transmettre plus de 3 minutes consécutives, ne pas transmettre plus de 3 fois du même endroit, ne pas être radio plus de 3 mois d'affilée afin d'éviter des erreurs causées par la routine.

Ces opérateurs paient un lourd tribut à la résistance : entre 1940 et 1942, 72 % d'entre eux sont arrêtés dont la moitié est exécutée.

Après 1943, de nouveaux matériels livrés en plus grande quantité et une nouvelle organisation sont mis en place sous l'impulsion notamment de l'ingénieur **Jean Fleury**.

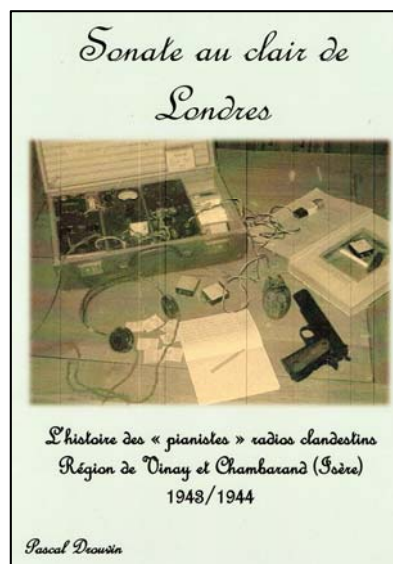
Les émissions de Londres destinées à la résistance, messages personnels ou consignes d'action, passent par la TSF, allégeant le trafic général sur les ondes. Les émissions de la Résistance vers Londres suivent des plans de transmission plus complexes. Les arrestations concernent encore 25 % des opérateurs mais les échanges se multiplient (150/jour en moyenne). La radio clandestine peut alors jouer un rôle militaire essentiel en assurant la liaison entre les services de renseignement alliés et les réseaux de renseignement et d'action en France.

En mai 1944, 135 stations clandestines opèrent en France. Elles disposent de 4 à 5 appareils dissimulés dans un rayon de 15 km. Ainsi, à l'aube du débarquement du 6 juin 1944, les Alliés ont connaissance de l'ensemble de l'ordre de bataille allemand. Cette fonction de renseignement, peu spectaculaire, est l'une des actions les plus efficaces de la Résistance

*(Texte tiré, pour partie, d'une « fiche objet » du Musée de l'Armée)*

### En savoir plus

“Sonate au clair de Londres”  
de Pascal Drouvin  
Auto Edition - 2013  
f8jzr@wanadoo.fr



## QUELQUES NOTES D'UN " PIANISTE " !

"*Résister c'est communiquer*" tel a été le sujet du concours annuel 2012/2013 de la Résistance et de la Déportation, sujet qui nous amène à publier "Quelques notes d'un pianiste" de **Paul Vourey**.

Ce dernier faisait partie du réseau " F2 " créé, dès 1940, par des officiers polonais. "F2" aura 2.800 agents dont 739 Agents "P2" et émettra dans toute la France, Grenoble et sa Région seront le Secteur "KARCIAL" (dans CIAL, CI est emprunté à Lucien et AL à Duval car notre ami **Lucien Duval** sera le responsable opérationnel de ce secteur qui comptera 5 groupes d'émission.)

**Paul Vourey** sera l'un de ces pianistes qui réussira pendant 15 mois à passer entre les mailles de plus en plus resserrées du repérage allemand. Ajoutons que comme bien d'autres résistants, ayant longuement couru de grands risques, et dans son cas, effectué un travail délicat, se déplaçant sans cesse pour changer de lieu de mission, il a été oublié lors de l'attribution de la Médaille de la Résistance.



*Avant tout il faut dire qu'un "pianiste" n'est autre qu'un opérateur radiotélégraphiste, qui pendant l'occupation transmettait des messages aux Alliés, soit vers Alger, soit surtout vers Londres. Ceci dit, lorsque la guerre fut déclarée à l'Allemagne nazie en septembre 1939, j'avais à peine 15 ans. Mes parents, comme beaucoup, pensèrent que ce conflit ne durerait pas et que je n'irais pas au Front. Si en effet en juin 1940 la France vaincue cessait le combat, la guerre n'en continua pas moins avec acharnement. Avec la complicité du gouvernement de Vichy, la France occupée fut pillée par les Allemands. Tout fut rationné : pain, viande matière grasse, sucre, vêtements, et même clous ou vis. De plus l'occupant nazi n'hésitait pas à arrêter, à déporter, à fusiller. Le gouvernement de Vichy trouvant que les policiers français (police ou gendarmerie) ne collaboraient pas assez, créa des*

*G.M.R., puis la Milice et inventait le S.T.O. pour aller travailler en Allemagne.*

*Dès le lendemain de la défaite, après avoir entendu le discours du Général **de Gaulle** à la B.B.C. de Londres, la décision était prise : tout contre l'occupant et la collaboration vichyssoise ! A 18,19 ans ma décision était prise : je rejoindrai la " Résistance ". J'étais monteur-dépanneur radio (on disait la T.S.F.) Ce métier me donna l'occasion d'avoir des contacts avec des membres d'un Réseau de renseignements (Réseau F2). Comme je connaissais l'alphabet Morse et les règles du trafic radio mon poste fut vite trouvé : je serai "pianiste". J'entrais au Réseau en 1943. Les radios étant rares, j'avais en permanence avec moi un gardien, « **Raymond** » (de son vrai nom : **Henri Stael**), qui assurait ma protection. Les directives et les messages à transmettre étaient apportés par un courrier, en général une femme<sup>1</sup>. Voici ce que j'écrivais en mai 1980 pour une cérémonie avec exposition à la mairie de Rives.*

« Pendant la guerre 39/45, après la défaite de 1940, il s'est créé en France de nombreux réseaux de renseignements au profit des Alliés. Pour tous ces réseaux, il s'agissait de transmettre vers la Grande Bretagne, avec la plus grande rapidité les informations recueillies. La radio fut donc utilisée très largement. C'est ainsi qu'à Rives la famille **Guillot** avait accepté de garder chez elle un émetteur et de se tenir à la disposition de l'équipe utilisant ces appareils. Ce rôle, quoique passif, était très dangereux en cas de perquisition ou de dénonciation.

L'équipe se composait :

- du radio qui transmettait les messages et s'occupait du matériel,
- du gardien qui assurait la protection du radio, faisait les transports de matériels et des quartz d'émission, surveillait les routes pendant les émissions pour signaler l'éventuelle arrivée des gonios (équipements fixes ou mobiles qui permettent de repérer la position d'un émetteur) ou de la Gestapo,
- du courrier, en général une femme.

Ce secteur de transmission radio de F2 comportait plusieurs points d'émission : Vinay, Beaurepaire, Gillonay, St-Quentin, St-Siméon de Bressieux, la Motte d'Aveillans. Des contacts étaient pris pour assurer les relèves éventuelles en cas de "chute" d'un poste, à Lancey, à Apt, etc... Nous disposions d'une dizaine d'ensembles d'émission, entièrement fabriqués à Grenoble, par nos soins avec du matériel souvent acheté au "marché noir".

<sup>1</sup> Une de ces femmes apportant à chaque " pianiste " des messages codés à émettre de une à trois fois par semaine s'appelait Françoise dite « **Baline** » de son vrai nom **Jacqueline Bassan**. Elle réussit pendant un an à passer avec succès les entraves mis en place par l'occupant et remplir les missions qui lui étaient confiées. Elle s'appelle aujourd'hui **Jacqueline Leitman**, fidèle adhérente des Médailleurs de la Résistance Française.

Ce matériel était lourd et encombrant. Pour ces raisons, nous le laissons le plus possible à demeure.

Nous avons été introduits auprès de la famille **Guillot** vers la fin 1943 et l'accueil qui nous avait été réservé nous incita à implanter à Rives notre émetteur principal. Nous logions à Moirans, nous pouvions joindre Rives à pieds (cela nous est arrivé plusieurs fois) ou plus rapidement en vélo, par l'ancienne route de Charnècles où les montées sont rudes, et les montées n'avaient pas de doubles plateaux !

Grenoble était également un point important de rencontre pour notre secteur. Souvent nos rendez-vous avec notre courrier avaient lieu soit en gare, soit à une tête de ligne de cars ou sur une place de la ville.

A Rives, comme ailleurs, nous ne connaissions aucune autre personne que celles qui nous hébergeaient. Nous évitions toutes relations, tous contacts avec les autres groupes de la Résistance. A Moirans les gens se méfiaient de nous car ils pensaient que nous pouvions, peut-être, appartenir à la Milice !

## RENSEIGNEMENTS TECHNIQUES

Pour établir le contact radio avec Londres (en fait la Centrale d'écoute se trouvait je crois en Ecosse) le "pianiste" disposait d'une liste d'indicatifs de trois lettres, ainsi que d'un groupe clé de quatre chiffres qui variaient chaque jour. Par exemple, le 3 avril 44, S.T.G. était mon indicatif, V.N.K. celui de la Centrale et 4281 le groupe clé ; le lendemain 4 avril 44, je devenais U.F.Z. et la Centrale T.M.P. le groupe clé était 3645. Le "pianiste" disposait aussi de plusieurs "quartz", ce qui lui permettait de changer d'émission toutes les demi-heures environ, ceci pour éviter de se faire repérer par les gonios stationnées à Grenoble qui étaient placées le plus possible dans la zone de silence de l'émetteur (environ 20 km). Ces fréquences étaient repérées par leur valeur en kilocycles ; 8750 est la seule dont je me souviens.

Pour changer de fréquence il fallait le signaler au correspondant; pour cela j'ajoutais sans faire la retenue le groupe clé à la fréquence choisie; le correspondant faisait la soustraction, sans faire les retenues et obtenait ainsi la nouvelle fréquence. Un "pianiste" ne réceptionnait jamais de message. Son récepteur ne lui servait qu'à assurer la bonne qualité de sa transmission.

## LA SALLE DES PAS ... PERDUS !

*"Vous pouvez venir quand vous voudrez, sans me prévenir, mais surtout si un de mes trois ouvriers passe sur le chantier, ne vous montrez pas".* C'est ce que nous disait le patron de la carrière, en nous montrant les lieux d'où nous allions pouvoir émettre.

Les lieux, parlons-en : un chantier où l'on exploite dans la montagne une carrière de carbonate de chaux. Les blocs de rochers détachés de la montagne, tombent en se brisant au pied de la falaise. Les morceaux sont ensuite broyés dans un concasseur pour devenir une poudre fine. Au pied de cette falaise, les bâtiments. D'abord une petite construction toute en bois, sur pilotis, remplie de foin : c'est la "planque" du matériel. Ensuite une bâtisse plus importante tenant plus de la grange mal entretenue ou du hangar délabré. A l'intérieur deux parties : une vaste salle, où sur un sol en planches, trône le concasseur. Il est entraîné soit par une roue à aubes utilisant l'eau d'un petit ruisseau, soit par un moteur électrique. Une poulie mobile permet, grâce à une courroie, le passage de l'un à l'autre des systèmes. La deuxième partie comporte, en rez-de-chaussée, une réserve de matériels et, au-dessus, une espèce de grange, ouverte aux quatre vents, où on trouve de tout. On y accède par une échelle. Il y a entassé des sacs de chaux, dont certains, crevés. Sur le sol une épaisse couche de poudre blanche qui s'infiltre partout .... C'est là que nous installerons notre émetteur, à l'abri de la pluie mais pas du froid ni du vent ... Le site est merveilleux : la montagne, la forêt, le ruisseau avec la roue à aubes, mais nous ne faisons pas du tourisme .....

18 heures ! Fin de l'émission pour ce jour. Raymond est venu me rejoindre. Nous avons remonté l'échelle et nous finissons de ranger le matériel, lorsque, au pied de la falaise, un homme s'avance ; il traverse la cour ! Nous nous dissimulons derrière les pans de murs ; Le bruit de ses pas nous permet de suivre ses déplacements lorsqu'il pénètre dans la salle du concasseur. Il procède à diverses interventions ; son pas lourd nous indique sa position. Il va et vient sur le plancher de bois. Voilà bientôt un bon quart d'heure que cela dure !

Nous décidons d'essayer de voir ce qui se passe, et nous voilà partant à l'assaut des sacs de poudre blanche pour tenter de glisser un œil par-dessus le mur de séparation ; des sacs crèvent sous nos pieds, nous nous enfonçons jusqu'aux genoux ! Enfin au sommet du tas de sacs ! Peine perdue, nous ne pouvons rien voir ! Alors Raymond décide de descendre : il jouera au touriste perdu, au cas où !

Nous replaçons donc l'échelle avec prudence. Raymond descend, je remonte l'échelle et j'attends. C'est bientôt 19 heures !

Dans le silence je situe bien mieux les déplacements de l'homme. Que va faire Raymond ? Que va-t-il se passer ? Lorsque j'entends la voix de Raymond ! Il débite une bordée de jurons ! En riant de bon cœur. Je descends l'échelle et vais prendre ma part !

Dans la salie du concasseur, je retrouve Raymond qui me montre la courroie du concasseur accrochant à chaque tour une planche mal fixée du plancher !

D'où les pas de l'ouvrier ! Il a fallu cet incident pour nous apercevoir que ce bruit de pas existait en permanence !

### LE PETIT BISTRO DE MOIRANS !

En gare de Grenoble, Marthe qui nous remet le courrier, nous informe qu'elle a appris que la Gestapo doit faire une descente à Moirans, dans un bistrot situé sur la place, vers la gendarmerie. Ce soir un groupe de Résistants s'y réunira. Si elle nous incite à ne pas rester à Moirans ce soir-là, elle nous demande de faire quelque chose, de prévenir, si nous le pouvons.

Bien sûr nous ne serons pas à Moirans ce soir ; mais prévenir, c'est sortir de notre anonymat, se dévoiler ; dans ce petit village, on nous observe, on nous surveille, voire, on nous suspecte ! Qui sont-ils ? Que font-ils ? Nous avons beau être des "représentants de commerce", tout le monde pense à autre chose : Milice ? Résistance ?

Le train nous dépose en gare de Moirans à 7 heures du matin ; un coup de vélo et nous voilà au village. Sur la place le petit bistrot vient d'ouvrir et deux clients sont installés devant un café. Nous entrons ; la patronne semble étonnée par notre arrivée ; nous demandons un café. Malgré l'air "revêché" de la patronne, nous allons attendre le départ des deux clients pour intervenir. Nous ne pouvons pas ne rien faire ! On verra bien !

Voilà le moment et en réglant notre consommation nous avertissons la patronne que la réunion de ce soir est dangereuse, une visite de la Gestapo est à prévoir ... La patronne laisse tomber l'argent, passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et nous déclare ne rien comprendre. Nous comprenons son désarroi, son inquiétude ; elle ramasse son argent, puis sans doute, rassurée par notre attitude calme, elle nous dit : « *Bon je vais faire le nécessaire, je vais prévenir, merci messieurs* » Quelques explications sur l'origine de notre information détendent l'atmosphère. Promesse est faite de discrétion réciproque ! C'est fini !

Nous apprendrons quelques jours plus tard qu'une descente de la Gestapo avec perquisition a bien eu lieu, mais n'avait rien donné.

### LA FOUILLE !

Après les événements de Voiron où un collaborateur et sa famille avaient été exécutés, les routes de la région devinrent le théâtre de nombreux contrôles. Evidemment, Raymond et moi, avions pris nos précautions, mais il fallait aller soit vers nos émetteurs, soit prendre notre courrier.

Nous allions donc de Moirans à Grenoble en car. C'était l'après-midi; nous devons remettre notre courrier, en recevoir un autre et le lendemain partir vers un de nos émetteurs. Nous avons sur nous les quartz que Raymond transportait dans une petite sacoche, et je portais le courrier dissimulé dans le fond d'un tube d'aspirine avec quelques cachets pardessus. Ceci dans la poche droite de ma veste.

A la sortie de Moirans nous apercevons des camions en travers de la route : C'est le barrage ! Le car s'arrête. Aussitôt des soldats allemands ouvrent la portière et nous crient de descendre... Raymond profitant de la petite bousculade "planque" son sac dans le filet à bagages. En sortant du car, un soldat ordonne : "*hommes à droite ; femmes à gauche*". Raymond, pessimiste, me glisse dans l'oreille "*ça ne sent pas bon*". Des hommes ont investi le car ; ils fouillent, tâtent les sièges par-dessus, par dessous. On peut voir également une batterie de mitrailleuses surveillant le secteur. Pas moyen de fuir ! Puis commence la comédie de la vérification des papiers. Cela dure une bonne demi-heure. Un officier donne alors l'ordre aux femmes de remonter dans le car. Que vont-ils faire des hommes ? Ces camions n'inspirent pas confiance ! Ils nous font mettre en file indienne sous bonne garde et commencent une fouille très serrée. Un par un nous passons devant deux hommes, l'un fouille, tâte, vérifie les poches, l'autre nous tient sous la menace de sa mitraillette.

Raymond est passé. Rien. Il reste cependant très inquiet, car il sait que j'ai sur moi le courrier. Enfin voilà mon tour. Le soldat tâte mon pantalon, les jambes, mes manches, tâte les poches intérieures de ma veste puis plonge sa main dans la poche gauche de ma veste ; il va en faire autant à droite... mais sa main recule, il fait une affreuse grimace, grommelle en allemand quelques mots que je pense pouvoir traduire par "*ces sales français, toujours aussi dégueulasses*" et il me laisse passer, non sans me bousculer... Raymond, qui ne comprend pas comment je m'en suis sorti, se détend un peu.

Il faut dire que, sur le conseil de mon père (ancien de 14/18, prisonnier évadé) j'avais mis sur le tube d'aspirine un mouchoir sale, très sale, très très sale : ils ne supportent pas cela, m'avait dit mon père qui m'avait ainsi bien protégé.

Voilà plus d'une heure que nous sommes là. Enfin on nous donne l'ordre de remonter dans le car. Le chauffeur est autorisé à reprendre la route. Ce n'est pas pour cette fois, me dit Raymond qui récupère sa sacoche ; je lui montre alors ma poche, il fait lui aussi une drôle de grimace et, éclate de rire.

Toujours en compagnie de Raymond nous revenions de voir un emplacement à St Siméon de Bressieux. J'avais sur le porte-bagages de mon vélo une boîte d'alimentation pour émetteur, bien roulée dans un sac de pommes de terre et deux œufs dans la poche de ma veste !

## LES GENDARMES

En arrivant à St Etienne de St Geoirs (nous rentrions à Moirans en vélo) pas moins de cinq gendarmes nous arrêtent. Deux s'occupent de Raymond, deux autres me prennent en charge et le cinquième va d'un côté à l'autre de la route, regarde, revient, semble jouer à la "mouche du coche". Raymond, (**Henri Staël**) qui a sa vraie identité se voit reprocher ses "faux papiers" et doit montrer son permis de conduire et autres pièces officielles pour ... ne pas convaincre ces deux gendarmes !

Quant à moi mes faux papiers passent bien, mais mon sac de pommes de terre intrigue. J'explique à mes deux gendarmes que j'ai là-dedans quelques ravitaillements. L'un d'eux s'avise alors de taper sur mon sac et je dois le calmer, car je crains que la lampe (valve redresseuse de la boîte d'alimentation) ne résiste pas au choc et explose, en lui disant qu'il y a aussi des œufs... Cela les fait rire tous deux ; nous sommes là depuis une bonne demi-heure ; et où allez-vous ? D'où venez-vous ? etc...

Enfin le cinquième gendarme s'avance et c'est bizarrement lui qui nous libère. Ils ont tous les cinq un petit sourire, ils n'ont visiblement rien crû de nos histoires. Mais nous filons sans nous le faire dire deux fois ! C'est en débouchant sur la place du village que tout s'éclaire. Les deux derniers camions d'allemands démarrent ..... devant nous ! Ces braves gendarmes nous avaient volontairement retenus.

Dans le village il y avait eu une descente de la Gestapo et il est évident que nous n'aurions pu nous justifier. Comme cet événement nous avait retardés nous décidons de prendre le car qui nous déposera à Moirans.

En montant dans le car je rate le marchepied, je butte contre la portière et je prépare une omelette dans la poche de ma veste. Cependant, « *Merci les gendarmes* » !

## LE RACCOURCI !

Nous logions, Raymond et moi, à St Jean de Moirans. Pour nous rendre sur l'emplacement d'un de nos émetteurs (St Quentin sur Isère) il fallait traverser tout le village de Moirans puis franchir un passage à niveau (ligne de Valence). Ensuite nous roulions sur des chemins de campagne, sans aucun risque. Cette traversée du village n'ayant rien de discret, nous décidâmes un jour, sur le retour, de chercher un raccourci. Tout près de la maison où nous logions passait une ligne électrique à haute tension, que nous retrouvions sur notre route, dans la campagne. Elle nous servirait donc de guide pour notre tentative. Un passage sous la voie ferrée s'offrait à nous, presque à la verticale des câbles à haute tension, nous l'empruntons, cela au moins supprimera le passage à niveau ! Un sentier d'herbe, parcouru en vélo, nous conduit à un ... canal, que la ligne électrique franchit...mais pas nous !

Alors nous poussons à droite. Le raccourci s'allongera un peu, mais nous ne traverserons pas le village. Et nous voilà, toujours sur nos vélos, roulant dans la prairie, puis dans un champ fraîchement labouré, avec quelques plants de vigne et, enfin, la route apparaît, entre les dernières maisons du village et une ferme dont le portail d'entrée s'ouvre sur la route. Seulement, au bout du champ, une clôture de deux mètres de haut nous sépare de la route. Pas question de sauter l'obstacle, surtout avec nos vélos. Déçus nous allions rebrousser chemin, lorsque nous apercevons dans la cour de la ferme des personnes occupées à différents travaux et, plus intéressant, une barrière mobile permettant le passage de la cour au champ labouré. Aussitôt nous nous dirigeons vers cette "sortie". Les fermiers nous ont vus ? Mais que se passe-t-il ? Les voilà qui reculent jusqu'au fond de la cour et qu'ils s'alignent devant le bassin.

Du groupe, un homme se détache enfin, et s'avance vers nous, visiblement pas très rassuré. Les autres paraissent prêts à lever les bras dès que nous ferons "*briller nos mitraillettes*" !

Nous ne sommes pas très fiers et nos attitudes ne doivent pas être encourageantes pour eux. ! Aussi, dès que le "courageux", toujours hésitant, arrive à portée de voix, nous demandons s'il veut bien nous permettre de traverser sa cour et nous ouvrir son portail pour rejoindre la route ; l'homme reprend vie ! En traversant la cour, suivis des yeux par cinq personnes toujours alignées, nous lui expliquons que nous nous sommes égarés en cherchant un raccourci. L'homme ouvre le portail ... Remerciements ... Et nous voilà libre ! Eclatant de rire en pensant à la "tête" des fermiers ! Quant au raccourci nous en abandonnons l'idée !

## LE SAC DU G.M.R !

Nous venions de trouver un emplacement à Beaufort. Il fallait y porter le matériel radio, 25 à 30 kg., bien rangé dans un sac à dos grand modèle, ce qui faisait un coli bien carré et dur. Pour porter ce sac lourd, encombrant et compromettant nous ne pouvions qu'utiliser le car Grenoble-Beaufort ; départ, après la levée du couvre-feu, vers 5 heures 1/2 ou 6 heures du matin. L'ennui, c'est qu'à la sortie de Grenoble, le pont de la Bastille, passage obligatoire, est très souvent l'occasion d'un barrage allemand. Nous verrons bien !

Dans le petit matin Raymond, Georges et moi arrivons au départ du car et déposons notre sac derrière le dossier du siège du chauffeur ! Puis nous nous installons sur la banquette du fond. Et le car se remplit. La perspective de la fouille ne nous inspire guère, nous nous taisons. Le car est complet ; le gazo est prêt, on va partir, annonce le chauffeur. Et voilà qu'arrivé en courant,

tout essoufflé, un G.M. R. (genre de C. R. S. de l'époque). Le car démarre, pendant que notre G. M. R., s'essuyant le front, cherche du regard une place ; complet, il avise alors le sac, le tâte et s'assied dessus, son fusil entre les jambes !

Le car s'engage sur le pont ; les grognements du chauffeur annonce le danger. Le car s'arrête. Les soldats allemands nous ordonnent de descendre, le G. M. R, lui, reste assis sur le sac. Des soldats montent et fouillent le car. Un par un, après avoir présenté nos papiers et subi une fouille très serrée nous reprenons nos places dans le car.

Un officier monte à bord pour s'assurer que rien n'a été oublié et donne l'ordre de partir, sans même daigner jeter un coup d'œil à ce "brave" G.M.R qui couve consciencieusement notre sac à dos !. Ouf ! Merci monsieur le G.M.R. de votre "collaboration" !

### LE COUP DU LAPIN !

Un de nos émetteurs était installé à Vinay, petite ville du Dauphiné, chez un charron. De l'atelier de cet artisan, équipé de diverses machines dont une scie à ruban, un escalier donne accès à l'étage, où il entrepose ses réserves de matériaux utiles à l'exercice de son métier. Là, nous dissimulons très aisément notre matériel radio. De ce niveau une rampe de meunier conduit au grenier, où vit en liberté une colonie de lapins. C'est au milieu de cette tribu que nous installons notre émetteur. Deux caisses, une planche : c'est la table ; une autre caisse : c'est la chaise et la ronde des lapins qui sautent, se bousculent, détaient. Après m'avoir aidé à mettre les appareils en place, Raymond descend en tirant derrière lui le fil électrique pour le brancher à une prise de courant vers la scie à ruban. Ensuite il va vérifier que tout est "calme" dans les alentours.

A l'heure prévue pour le rendez-vous, j'établis le contact avec Londres et le travail commence. Un premier message. Pas de répétitions. Tout va bien ! Le deuxième message.... Voilà presque une demi-heure que l'émission a débuté, lorsque .... coupure de courant. Jurons .... Est-ce un délestage ? Va-t-il falloir tout arrêter ? Cette coupure va-t-elle durer ? Je quitte le casque devenu muet et j'entends la scie à ruban qui ronronne ! Donc il y a du courant ; ce doit être un fusible qui a sauté ! Vite, vérification sur les appareils : tout est bon ! C'est à la prise de courant ! Et me voilà dégringolant rampe et escaliers pour contrôler les fusibles de la prise. C'est Raymond, qui rentrant à ce moment-là, fait la vérification et qui reçoit une bonne décharge dans les doigts, et jure comme un pâtier ?

Donc tout est bon ; y a du "jus" ?! Il va falloir s'assurer de la continuité de notre câble électrique. En remontant nous trouvons, en effet, la raison de la panne : le fil est coupé en arrivant dans le grenier. La réparation est vite faite et l'émission reprend. Mon correspondant, patient, a attendu environ dix minutes. Le deuxième message s'achève. Tout va bien. Raymond est resté avec moi. Troisième message .... Nouvelle coupure de courant ... !

Mais Raymond, à mon grand étonnement, éclate de rire et me montre un lapin, assis sur son derrière, les oreilles bien droites, euphorique ! C'est lui, qui d'un coup de dents, vient de sectionner le fil et de prendre une bonne secousse ! Après quelques secondes il détail !

Réparation beaucoup plus rapide cette fois et reprise de l'émission ; pendant que Raymond cherche un moyen pour suspendre le câble, un autre lapin a encore le temps de goûter aux "délices" de l'électricité.

Aiment-ils ça ? Ou bien sont-ils "collaborateurs" ?

### « LES GONIOS, LA HANTISE DU RADIO ! »



Nous habitons à St Jean de Moirans, dans une maison située à une centaine de mètres de l'intersection des routes de Valence et de Lyon. En sortant de Moirans nous allions à gauche, sur Valence et à notre domicile ; en face, sur Lyon et à Rives ; sur la droite à Voiron. La route de Rives présentait des rampes de 12 à 14 %, que nous gravissions toujours à pieds, nos vélos n'ayant ni double plateaux, ni dix vitesses ; ils pesaient 20 kg !

Un matin, après avoir réceptionné notre courrier, nous revenions prendre documents et quartz dans nos chambres ; nous roulions côte à côte en programmant notre journée quand en arrivant dans le carrefour nous apercevons deux voitures gonios, puis des "tractions", voitures utilisées par la Gestapo, et une dizaine d'hommes dont plusieurs en civil. Que faire ? Pas le

temps de réfléchir, et Raymond me souffle : tout droit, on verra après ! Et nous voilà franchissant le carrefour et attaquant la première rampe conduisant vers Rives. Pour la première, et unique fois, nous arrivons au sommet sans avoir mis pied à terre !

Nous nous arrêtons, essoufflés ; personne derrière nous ! Et enfin nous réfléchissons : les gonios ne pouvaient être pour nous, je n'émettais pas, alors ! Et puis tout le monde semblait orienter les recherches vers Voiron, donc à l'opposé de notre domicile. Après avoir repris notre respiration, nous décidons de revenir vers nos chambres. Par précaution nous revenons à travers champs ; nous connaissions déjà le vélocross ! En arrivant à la maison nous constatons que tout le monde a disparu. C'est

avec un pincement au cœur que nous reprenons notre programme ; quelqu'un a dû être arrêté. J'ai appris bien plus tard, après la Libération, qu'un "radio" avait été surpris en pleine émission à St Jean de Moirans.

## LA ROUTE DU LAC !

La route d'Aix-les-Bains à Chindrieu longe le lac du Bourget au pied de la montagne. Avec Raymond nous devions transporter notre émetteur d'Aix à Chindrieu. Cet appareil, parachuté celui-là, était pour l'époque assez compact. Il pouvait très facilement se placer dans un sac à dos moyen. Je ne pourrai dire aujourd'hui pour quelles raisons j'avais décidé de porter moi-même ce poste, alors que c'était le rôle de Raymond. Toujours est-il qu'après l'avoir emballé dans du papier je le glissais dans un sac à dos avec une serviette de toilette et quelques vêtements dont une paire de chaussettes qui pendaient hors du sac. Dans les sacoches de nos vélos, toutes sortes de choses, pour faire diversion en cas de contrôle. Sur la route, devant nous trois cyclistes ; derrière, d'autres cyclistes. Visiblement tout ce monde est à la recherche de ravitaillement ; leurs sacs sont plus ou moins pleins.

Mais voilà qu'après un virage nous tombons sur ce que nous redoutions : un barrage? Devant nous les trois cyclistes sont déjà en train de vider leurs sacs. Et nous voici, Raymond, que je sens très mal à l'aise (le poste aurait dû être sur lui), aux prises avec deux Allemands ; et moi-même, avec deux mitraillettes menaçantes sur le ventre !

D'abord la "cérémonie des papiers" où l'un des deux soldats tourne et retourne ma carte d'identité avant de me la rendre. Je suis resté assis sur mon vélo, prêt à un démarrage en trombe : mieux vaut tenter sa chance au cas où ! Raymond, livide, déballe lentement ses sacoches. Les trois cyclistes continuent eux aussi leur déballage. Il y en a de partout : pommes de terre, œufs, etc...

Arrivent les autres cyclistes, ceux de derrière, et je vois avec soulagement une des mitraillettes aller s'occuper des nouveaux arrivants. Mon soldat me fouille, tâte mes poches, mon pantalon, puis veut voir le contenu de mes sacoches de vélo, il y découvre des chaussures, un vieux pantalon, et autres bricoles, ce qui le fait sourire. Puis donnant une tape sur mon sac à dos il voit la paire de chaussettes qui pend sous le rabat. Je lui explique, en souriant aussi, et en "petit nègre" : chaussettes, linges de toilette, savon, etc... Il rit cette fois et redonnant une tape sur mon sac il m'invite à partir. Ouf !

Je ne me retourne même pas pour voir la tête de Raymond mais j'en suis sûr il doit mieux respirer. Après avoir, quelques dizaines de mètres plus loin, disparu, dans un virage, de la vue des Allemands je m'arrête pour attendre Raymond qui arrive sans se presser.

Tas eu du "pot" me dit-il, mais il dut me tirer sur plusieurs kilomètres, mes jambes ne répondant plus !



### En savoir plus

“La Liberté venait des Ondes”

de Pierre Lassalle

Ed. Jacques Grancher - 2001